AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search
http://ageconsearch.umn.edu
aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

COMPTES RENDUS DE LECTURE

VANESSA MANCERON, **Une terre en partage. Liens et rivalités dans une société rurale**
Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, 262 p.

Il arrivait, voici peu de temps encore, que les études rurales fassent figure d'antiquités tardives dans le champ des sciences sociales. Mais voilà que trois ouvrages paraissent presque simultanément, qui contribuent, s'il en était besoin, à rendre ce point de vue difficilement tenable : il s'agit des travaux de Marie-Claude Pingaud sur les pratiques d'héritage dans le Perche [1], de Nicolas Renahy sur les trajectoires de jeunes ruraux dans une campagne désindustrialisée [2], de Vanessa Manceron enfin, sur les hiérarchies subtiles qui se perpétuent et se transforment dans la région de la Dombes. C'est à ce dernier que nous nous intéresserons ici. Toutefois, il n'est pas sans intérêt, en préambule, de mettre en perspective ces trois ouvrages dont les auteurs appartiennent à deux générations différentes : l'une qui a participé du développement des études rurales dans les années 1970, l'autre qui a été formée, trente ans plus tard, dans un contexte marqué par l'idée de réflexivité et, plus généralement, par un retour critique des sciences sociales sur elles-mêmes. Il en résulte des changements, certes, et des objets renouvelés (qui aurait eu l'idée, il y a quarante ans, de travailler sur les conflits d'usage ou de construire en personnages, dans un texte scientifique, les principaux interlocuteurs du chercheur sur le terrain ?), mais ce sont aussi des continuités qui se dessinent. Ainsi la manière dont chaque auteur, bien que développant des sensibilités différentes – ethno-historique (M.-C. Pingaud), sociologique (N. Renahy) et anthropologique (V. Manceron) – se réfère à des travaux relevant tant de l'histoire que de la sociologie, de l'anthropologie ou de la géographie, témoigne d'une exigence de pluridisciplinarité que l'on retrouve souvent dans les études rurales, à différents moments de leur histoire. Mais ce qui apparaît surtout ici, c'est la pertinence de la démarche monographique – autrement dit, celle d'une ethnographie fine qui, menée à l'échelle des micro-territoires construits par les réseaux de relations locaux, permet d'articuler et d'interpréter les faits particuliers recueillis par le chercheur dans le contexte social concret dans lesquels ils s'inscrivent. Dès lors, pour être localisés, ces travaux n'en proposent pas moins des analyses d'une portée très générale sur des questions contemporaines, relatives, par exemple, aux transmissions intergénérationnelles, aux modes de socialisation des jeunes ou au rôle des conflits comme vecteurs de cohésion sociale.

[1] M.-C. Pingaud, *Faire ses partages. Terres et parentèles dans le Perche*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006.
[2] N. Renahy, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, 2005.

A priori, rien de plus singulier pourtant que ce territoire de la Dombes sur lequel nous nous centrerons ici à travers le travail de Vanessa Manceron : « pays aux mille étangs », la terre et l'eau s'y imbriquent étroitement ainsi que les usages qui leur sont associés. La complexité des aménagements hydrauliques, étudiés en son temps par Laurence Bérard [3], renvoie à celle des relations sociales qui se nouent à partir de la difficile – et néanmoins indispensable – coexistence de l'épi (agriculture), de la carpe (pisciculture) et du canard (chasse). En quoi la maîtrise de l'espace – et tout particulièrement celle de l'eau – constitue-t-elle l'enjeu majeur des relations entre les groupes sociaux et surtout – car la notion de groupe semble peu appropriée ici – comment, autour de cet enjeu, se modèlent et se remodèlent des hiérarchies aux configurations variables selon les situations ? L'ensemble de l'ouvrage s'organise autour de ces questions. Il s'ordonne dès lors en une progression subtile qui tranche avec bonheur sur les plans classiques de certaines monographies de naguère – milieux naturels, économie, société, représentations. Chacune des quatre parties qui le compose met en scène, sous un angle différent, des modes de différenciation sociale, des réseaux d'alliances et de dépendances, des conflits et des tensions entre des protagonistes dont les facettes multiples et parfois contradictoires se laissent ainsi découvrir au fil du texte. La façon dont les structures sociales (opposition entre châtelains, fermiers, ouvriers agricoles) se lisent dans l'espace pour s'en dissocier progressivement aujourd'hui est au cœur de la première partie. Tandis que la seconde, centrée sur l'eau, fait apparaître les conflits qui naissent de la difficile conciliation des intérêts privés (droit de propriété) et des usages collectifs : ce sont cette fois les différences et les antagonismes entre propriétaires d'étang (« vieilles familles » et « parvenus », par exemple) qui sont mis en évidence. Axée sur la terre, la troisième partie analyse l'ambivalence des relations entre propriétaires et fermiers : face aux modes de domination qui, dans cette région de grande propriété citadine, semblent à l'avantage exclusif des premiers, les seconds n'en disposent pas moins d'atouts susceptibles de leur permettre d'inverser la situation (au nombre desquels le droit de chasse qui donne lieu à de maints « petits arrangements », p. 164). C'est enfin dans la dernière partie, où l'auteur resserre son cadre d'analyse à l'étang, que « *paradoxalement (apparaît) l'ensemble de la société dombiste (…) : tous les utilisateurs s'y rencontrent par une "étrange coïncidence" – les gens de chasse, les agriculteurs et les pisciculteurs ; les propriétaires, les locataires et les simples usagers* » (p. 18). On laissera ici le lecteur découvrir le jeu des alliances et des retournements d'alliances entre « carpistes » et « dessécheurs », locataires de chasse et « affûteurs », tenants du droit et défenseurs des usages. C'est toujours à partir d'exemples concrets, systématiquement resitués dans leur contexte, que l'auteur donne à voir, au plus près du terrain, l'articulation complexe des rapports sociaux qui se nouent et se dénouent, sous l'impulsion (jamais décisive, mais toujours prégnante) des contraintes du milieu, des techniques mises en œuvre, des rapports de pouvoir et des représentations croisées que les uns ont des autres.

La qualité de cette ethnographie tient tout d'abord à ce qu'elle vient appuyer une hypothèse forte : ici « *la cohésion sociale se construit dans la tension plutôt que dans le consensus »,* dans le cloisonnement, la confrontation et l'agrégation des différences *« plutôt que dans le partage de traits culturels communs* » (p. 234). La société dombiste n'a donc rien d'un système en équilibre statique ; elle ne s'articule et ne se perpétue que par une constante dynamique

[3] L. Bérard, *Terres et eau en Dombes : technologie et droit coutumier*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1982.

qui l'incite à intégrer les nouveaux venus qui, à leur tour, contribueront à modifier l'échiquier local (p. 237). L'hypothèse, fort convaincante, mériterait d'être explorée à l'aune d'autres contextes sociaux, tant elle renvoie à des questions qui ne manquent pas d'actualité dans des sociétés contemporaines souvent caractérisées par leur individualisme et leur atomisation. Quelles sont en effet les conditions qui permettent au conflit d'être générateur de lien social ? Force est de constater en effet que, pour être fragmentée, la société dombiste n'en est pas moins composée de membres qui, bon an mal an, parlent le même langage, ont intériorisé les règles d'un même jeu – règles qui peuvent certes se modifier au cours du temps, mais n'en restent pas moins connues et acceptées dans une large mesure par tous. Lorsque tel n'est pas le cas, le conflit, au contraire, brise les liens sociaux (exemple en est donné par l'auteur pp. 116-117). Il n'est pas fortuit à cet égard que les « écologistes » soient absents de la scène locale si ce n'est pour y faire figure de repoussoir. Tout se passe comme si les dombistes, unanimes pour une fois, les avaient soigneusement maintenus à distance parce que difficilement intégrables dans un jeu circonscrit à l'entre-soi. Les choses changent néammoins aujourd'hui, comme le montre l'auteur, avec la mise en place du réseau Natura 2000 et, par là, de nouvelles normes juridiques, de nouveaux acteurs institutionnels et sociaux susceptibles d'intervenir dans l'espace local. La dynamique propre à celui-ci va-t-elle se maintenir ? Sans doute va-t-on assister, comme l'écrit l'auteur, à de nouveaux conflits et à de nouveaux réajustements. Mais ces conflits seront-ils de même nature ? À quels types de négociations et de négociateurs laisseront-ils la place ? On peut évoquer à cet égard le rôle que semblent jouer, en Dombes, ces personnages intermédiaires que sont le garde-pêche et le régisseur, qui régulent les relations sociales en apaisant les tensions entre les « chicaneurs ». Seront-ils, à l'avenir, à même de continuer à remplir de telles fonctions ? Et plus généralement – tant la lecture de cet ouvrage stimulant suscite pêle-mêle les questions – ces figures de médiateurs, quelles que soient les formes qu'elles peuvent prendre ici ou là, ne sont-elles pas précisément l'une des conditions qui permet au conflit d'être source de cohésion sociale ?

Le second point fort de l'ouvrage tient indéniablement à son écriture. Non que V. Manceron se laisse aller à des effets de plume : parce qu'elle entend « *se situer à la croisée de l'intelligibilité et de la sensibilité* » (p. 7), elle n'a de cesse que de trouver le mot juste susceptible de traduire au plus près les catégories à travers lesquelles ses interlocuteurs perçoivent le monde qui les entourent. Une extrême attention est portée ici au vocabulaire, aux expressions, aux formes de discours des individus, systématiquement réutilisés dans le texte, ce qui permet au lecteur de s'imprégner de ces paysages où les haies sont parsemées de « gratte-cul », de « pelosses » et de « poires à bon dieu », de comprendre comment « thoux », « batardeaux » et « empellements » régulent la circulation de l'eau d'un étang à l'autre, de saisir les distinctions que font les chasseurs entre « ceux qui ont les pieds dans l'eau », les « borduriers » et les « affûteurs ». Précise, imagée, incisive parfois, cette écriture n'en reste pas moins toujours respectueuse de ses interlocuteurs dont elle met en valeur les propos et les opinions sans jamais les trahir. Décrire et analyser avec une telle minutie les conflits souvent très durs ayant opposé les individus et leurs intérêts sans se départir d'un regard tout à la fois compréhensif et distancié était un pari risqué. Il en résulte, outre les perspectives théoriques déjà évoquées, un grand bonheur de lecture.

Tiphaine BARTHELEMY
Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Universités de Paris 10 et Paris 8